

« **Eté turc** » et printemps arabe

mardi 13 septembre 2011, par [Dominique Moïsi](#)

L'« été turc » est-il la principale résultante stratégique du printemps arabe et sommes-nous confrontés à l'inéluctable montée en puissance de ses ambitions néo-ottomanes dans la région ? Assiste-t-on en même temps à une accélération de l'orientalisation de la Turquie ?

Les révolutions arabes succédant au retentissant « non-oui-mais » de l'Europe à la Turquie ont renforcé chez les Turcs la « tentation de l'Orient » mais ont aussi libéré le discours religieux. La Turquie est tout à la fois plus asiatique dans son énergie, son optimisme, sa confiance retrouvée en elle-même et plus islamique dans son comportement, sinon dans sa culture profonde.

Hier, le monde occidental se demandait qui avait perdu la Turquie. Mais, aujourd'hui, enivrée par son succès, la Turquie ne court-elle pas le risque de se perdre elle-même ? Comment dit-on « hubris » en turc ?

Un peu de modestie s'impose. Le gouvernement d'Ankara n'avait pas mieux anticipé les changements intervenus dans le monde arabe que les régimes en place ou que les diplomaties occidentales. A la fin de l'année 2010, le Premier ministre turc, Recep Tayyip Erdogan, était l'ultime récipiendaire d'un prix pour « les droits de l'homme » décerné par la Libye du colonel Kadhafi. Ankara a de même cherché à ménager le plus longtemps possible ses relations avec la Syrie de Bachar al-Assad en dépit de la dérive sanguinaire dans laquelle s'enfonçait le régime. Une position mal comprise par la rue arabe et qui a poussé sans doute Ankara à durcir le ton avec Israël pour rééquilibrer son image régionale.

En dépit de ces ratés au démarrage, la Turquie est plus que jamais un acteur clef et, sinon un modèle, tout du moins une source d'inspiration ambiguë dans son essence, tout autant que dans ses performances pour l'ensemble des pays de la région. L'Europe des XVII^e et XVIII^e siècles utilisait le miroir des « turqueries » pour projeter ses propres dérives et interrogations. Le monde arabe en ce début du XXI^e siècle n'est pas loin d'en faire de même. La modernité turque fascine le monde arabe. Mais ses traditions laïques, même battues en brèche par le régime au pouvoir, son identité non arabe, son comportement vis-à-vis de sa minorité kurde, le poids du passé impérial ottoman, font de la Turquie un contre-modèle tout autant qu'un modèle. La Turquie est un miroir dans lequel le monde arabe projette ses espoirs tout autant que ses peurs.

Sur le plan stratégique Ankara a certes des raisons de penser que ses rivaux directs sont plus fragilisés qu'il ne peut l'être par les révolutions arabes. L'Iran est sur le point de perdre le partenaire « junior » fidèle qu'il avait avec la Syrie. Mais que se passera-t-il demain si la Turquie fait face à un Iran nucléaire ? Devra-t-elle le devenir elle-même ? L'Egypte en pleine transformation accorde certes la priorité à ses problèmes internes, mais elle entend retrouver un rôle toujours plus visible auprès des Palestiniens et plus globalement dans l'ensemble du monde arabe.

Moins fragilisée que ses rivaux et partenaires arabes par un processus révolutionnaire dont la démocratie turque devrait faire l'économie, la « III^e République » est aussi moins inquiète sur son avenir, en raison pour partie de sa démographie florissante, que ne peut l'être le « petit Israël ». Elle a une proximité géographique, historique, religieuse et culturelle avec la région qui lui donne des atouts irremplaçables et en fait un acteur incontournable.

Mais ce qui menace la Turquie, c'est aujourd'hui la Turquie elle-même. Elle n'est pas seulement asiatique sur le plan des émotions positives ou des taux de croissance économique. Elle est soumise à la tentation du « despotisme oriental ». Depuis plusieurs années déjà, des critiques du régime actuel parlent d'une « poutinisation » du pouvoir en place.

Aujourd'hui, il y a certes un peu plus de Turquie et un peu moins d'Europe dans le monde. Mais le cours de l'Histoire peut se retourner. En réalité la Turquie a autant besoin de l'Europe comme principe de modération que l'Europe a besoin de la Turquie comme principe d'énergie.

Sources

Source : Les Echos, 12/09/2011